

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 115 (1970)
Heft: 8

Artikel: De la pratique des cardinales vertus
Autor: Montfort, Michel-H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343585>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De la pratique des cardinales vertus

Dialogue: le journaliste
le capitaine

Le journaliste (s'asseyant): Me voici à nouveau. Et vous savez pourquoi...

Le capitaine: Cette enquête sur « Civisme, Armée et Jeunesse? »

Le journaliste: Oui. Et ce que je voudrais entendre de vous, ce sont les constatations que vous avez pu faire lors de vos contacts professionnels avec les officiers, avec la troupe, avec les jeunes en particulier.

Le capitaine: J'entends. Et je veux bien vous confier quelques réflexions. Mais qu'il soit d'entrée bien précisé que je tiens à garder mon libre jugement.

Ceux des jeunes avec lesquels nous avons contact ne sont ni pires, ni meilleurs que nous ne l'étions nous-mêmes ou que nos aînés l'étaient à leur âge. Je me refuse, par conséquent, aussi bien à les décrier qu'à prendre place dans le chœur antique qui — en bruit de fond — psalmodie son inconditionnelle admiration pour tout ce qui est jeune, tout ce qui n'a que le mérite d'être nouveau... ou de tenter de l'être, plus précisément. Avez-vous jamais entendu les thuriféraires du « Living Theater » expliquer leur conception profonde du sens de la vie ou la chanteuse Sophie Machin¹ interrogée, le plus sérieusement du monde, sur l'existence ou la non-existence de Dieu?

Le journaliste: Oui. Il fut un temps évidemment où ces problèmes relevaient de la philosophie ou de la théologie. Les références semblent évoluer. Et je conçois que, sans médire ni de la marijuana ni des cordes vocales, vous puissiez vous demander si ce sont bien là des points de référence qui donnent le droit de s'exprimer autrement qu'en chantant.

Le capitaine: Ecoutez la radio et regardez la télévision: vous verrez que d'aucuns semblent persuadés du contraire.

¹ L'auteur n'a rien contre Sophie Machin.

Vous me permettrez d'être plus réservé. La jeunesse est une période de l'existence. Une aventure magnifique en quelque sorte. Mais je ne pense pas qu'elle soit en elle-même une qualité. Elle donne le droit à l'expression, sans aucun doute, le droit à la participation, et aussi, si vous le voulez, le droit à la contestation. Mais — et c'est là que je me distance d'aucuns — je cherche par contre vainement pour quelle raison inattendue elle devrait par elle-même conférer également les compétences...

Le journaliste: ... universelles et infuses. « Le ridicule », écrivait Stendhal, « ce monstre qui par malheur est mort en 1816 » ... Oui. Il est bien mort. Mais je voudrais que nous en finissions avec ce préambule et que nous cernions notre sujet.

J'ai trouvé dans une étude publiée, voilà maintenant une quinzaine d'années, dans la « Revue Militaire d'Information », sous la plume du général Chassin, la phrase suivante: « La Suisse... est restée une nation courageuse, lucide, patriote. La France ... a perdu en 20 ans ses raisons de vivre parce qu'on a cessé d'enseigner à ses enfants la pratique des cardinales vertus ».

Le capitaine: Mon général, mon Général... Vous nous flattez! Ou alors, depuis 15 années, les conditions ont passablement évolué dans nos pays respectifs!

Le journaliste: Pessimiste, je crois? Vous pensez sincèrement que l'esprit civique est en baisse dans notre pays?

Le capitaine: Dans notre pays en général, oui. Et pas plus dans la jeunesse que dans les autres couches de la population. Mais pas moins non plus.

La jeune population ne « vit » plus le pays au sens où des générations plus anciennes le vécurent. Elle se sent de moins en moins solidaire du passé. Or je crois, avec Michel de Saint-Pierre, qu'un pays qui se charge d'avenir sans rester fidèle au passé est un arbre dont le feuillage est trop lourd pour les racines. Et je crois aussi que nous avons autant besoin de racines que de branches. On ne construit pas sur le vide. Ou on ne construit rien que de branlant.

Or, où va-t-elle plonger ses racines, cette « jeunesse-qui-sera-la Suisse-dè-demain »?

Dans notre passé? Nos traditions nationales? De moins en moins. Mais il faut comprendre pourquoi. Car le voudrait-elle qu'elle ne le pourrait pas. Ce passé, il lui a à peine été enseigné. Personne, ou presque, n'a été capable de lui rendre le pays vivant, de le lui cheviller au corps, d'en faire sa chose. Nous serions, dès lors, mal venus de lui reprocher de remplacer Mathieu Schiner par la guitare électrique.

Le journaliste: Vous êtes en train de faire l'autocritique de votre génération.

Le capitaine: Je pense bien. Il faut rendre à César ce qui est à César. Si l'ignorance est reine en tout ce qui concerne l'originalité qui fait la force des structures nationales, en tout ce qui concerne le fédéralisme, les conditions de pérennité du mariage de raison helvétique, nous n'avons à nous en prendre qu'à nous-mêmes.

Considérez la portion congrue qui revient à l'histoire nationale dans les programmes scolaires, considérez combien est négligée la formation civique, et vous me direz si ces velléités d'instruction suffisent pour donner à qui que ce soit le minimum de connaissances devant permettre de comprendre le passé du pays, ses traditions — selon Max Huber « Kontinuität des geistigen Lebens » — les conditions de sa survie.

Par contre, soyons juste: incapables d'expliquer l'histoire de leur propre pays, nos jeunes sont parfaitement à même d'ânonner (jusqu'à 3 semaines après l'avoir appris) ce qui se passa ... voici ... — combien de temps? je n'en sais rien — chez les Assyriens ou les Babyloniens. Vous n'avez jamais entendu de jeunes soldats — les intellectuels parmi eux — interrogés sur la connaissance la plus élémentaire de leur pays?

Le journaliste: Jamais, malheureusement.

Le capitaine: Dommage, vous seriez édifié. Mais, je le répète: on ne saurait leur en faire grief. Après tout, les potentialités d'un enfant qui naît aujourd'hui sont au moins égales à celles d'un bébé de 1291, de 1515 ou de 1914. La seule chose qui compte, c'est son conditionnement, son éducation, ce qui en fera, selon la méthode, un Prix Nobel ou un Premier au Hit Parade, un Henri Dunant ou un Léo Truc ¹.

¹ L'auteur n'a rien contre Léo Truc.

Le journaliste: C'est donc une mentalité que vous mettez en cause?

Le capitaine: C'est une mentalité, oui. Et c'est toute la formation que nous donnons à cette jeunesse dont aucuns osent ensuite se plaindre. Permettez-moi à ce sujet une anecdote: je connais un enfant aux études. Il vient d'y apprendre à grand peine un hymne patriotique congolais... Mais oui! Tout arrive. J'applaudirais des deux mains s'il connaissait l'hymne suisse. Mais, de ce côté-là, je suis tranquille: il fera toutes ses études sans qu'on le lui apprenne. De Nabuchodonosor à Lumumba, sa formation est assurée. Je trouve seulement dommage qu'il ne doive jamais savoir qui est Pictet de Rochemont...

Le journaliste: Vous prétendez que nous ne faisons qu'insuffisamment pour former civiquement nos jeunes, que nous ne leur rendons pas présente l'Histoire de notre pays. Mais ne pensez-vous pas que cette histoire est plutôt mal enseignée que peu enseignée?

Le capitaine: Elle est peu enseignée, avant tout, mais je vous concède qu'elle est aussi mal enseignée. D'une manière qui conduit tout droit nos enfants à apprendre par cœur la moitié d'un calendrier pseudo-historique.

Pas question là-dedans des grands courants qui suscitèrent et soudèrent au fil des siècles la Confédération. Pas question des réactions et des idéalismes qui assurèrent sa survie. Pas question des conditions historiques qui doivent en garantir la pérennité. Mais, par contre, 1515, Marignan, oui. Comme la table de multiplication. Et vous voudriez que les jeunes s'intéressent à cette histoire-là? Se sentent concernés? Comme je les comprends. Seule la foi de l'enseignement peut assurer celle des disciples, et lorsque celle-ci fait faillite il est hors de propos de reprocher à ceux-là leur tiédeur.

Le journaliste: Je veux bien vous suivre dans votre raisonnement. Mais le général Chassin, dont nous parlions tout à l'heure, reconnaissait à notre peuple « courage, lucidité, patriotisme », toutes qualités attribuées à l'enseignement des « cardinales vertus ». Le ton que vous employez me montre que vous semblez plus ... disons réservé que notre bienveillant laudateur.

Le capitaine: Je crains en effet que justice, prudence, tempérance et force ne soient plus enseignées et pratiquées que dans la mesure où elles

correspondent davantage à des intérêts partisans ou particuliers qu'aux intérêts du pays.

Or, c'est à l'échelon national que ces vertus devraient être mises en pratique. Toutes sont nécessaires pour assurer la survie du pays dans un monde en continuel bouleversement. Savez-vous que depuis 3600 ans avant Jésus-Christ, il n'y a eu sur la planète que 292 années de paix? Qu'on a pu compter 14 531 guerres? Qu'il y a eu depuis 650 ans avant Jésus-Christ 1656 courses aux armements, dont 16 seulement n'ont pas abouti à la guerre?

Concevez-vous combien il est nécessaire qu'un pays se sente sur ses racines s'il veut pouvoir survivre? Et combien la tendance à se couper du passé peut être une marche vers le suicide? Le patriotisme — mot dont les esprits forts sourient, qu'il n'est pas de bon ton de prononcer aujourd'hui — est plus qu'une attitude, c'est un remède, et une garantie. Mais il ne saurait se satisfaire d'une attitude purement négative: ne pas désobéir, par une attitude passive, se conformer, accepter, subir. Il dit et exige davantage: conscience et fierté de se sentir membres d'une nation, solidaire de son passé, responsable de son avenir. Seulement, cette attitude-là, elle s'enseigne, elle se cultive. Et où l'enseignons-nous, maintenant, où la cultivons-nous?

Le journaliste: Vous me faites souvenir d'une phrase de Saint-Exupéry. Il écrivait: « Et je ne connais rien au monde qui ne soit d'abord cérémonial. Car il n'y a rien à attendre d'une cathédrale sans architecture, d'une année sans fêtes, d'un visage sans proportions, d'une armée sans règlements, ni d'une patrie sans coutumes. »

Le capitaine: Oui. Mais, dans notre « époque moderne » — pour la comprendre, soit dit en passant, il y a beaucoup plus de choses à oublier qu'à apprendre — semblables thèses rejettent automatiquement leurs défenseurs au rang des conventionnels impénitents.

On ne s'aperçoit même plus que l'anti-conventionnel n'est plus maintenant celui qu'on croit. Que c'est être anti-conventionnel, non pas de dénigrer l'armée, mais d'en défendre les intérêts. Que c'est être anti-conventionnel, non pas de décrier l'autorité, mais de s'en affirmer le partisan. Et qu'il y faut certes beaucoup plus de courage!

(Ils se lèvent)

Ce sont là les quelques idées que je tenais à vous exposer, en réponse à vos préoccupations. Je crois bon que ces choses soient dites, même si elles ne sont peut-être pas toutes bonnes à entendre. Et fasse le ciel que personne n'ait jamais chez nous motif de réactiver l'épigramme que Kipling avait composée pour les soldats anglais tués durant la première guerre mondiale :

« Nous sommes ici parce que nos pères ont menti ».

Major M.-H. MONTFORT

